

Malaise. Blue langue et révolte.

Qu'en est-il à dire de la langue. D'elle que ne peut-il se dire. Que se vivre. D'emblée, le risque est là. L'aventure aussi. Prise à la nasse sociale, la langue va, à s'essayer, à prendre souffle, à garder souffle. La langue, ce que possède l'homme et ce qui le possède. Ce qui le convoque au plus haut, à la pointe de la langue, dans son aventure.

Trois actes. Trois temps de plis, dont chacun se joint et s'articule à l'écrire aux deux autres, jouent en dispense et en correspondance. Rien de ce trois ne s'absente, mais n'est présent qu'en fonction d'un reste qui travaille. Reste, à la fois fonction et résidu. Reste, l'un des trois aspects de l'objet a, à côté du vide et des éclats.

Importe l'histoire à cueillir dont l'historique, non pas fait défaut, mais fait passe du pas à pas à s'en écrire. L'aventure - mon aventure - est cette singulière qui surfile. Faisant d'Athènes son Acropole: le malaise est langue, peut-on dire langue malaise; de Milan, sa Borromée: la blue langue est la langue du blues de la plus récente Nouvelle Orléans; de Paris, son Massada de la révolte, la langue Z comme la lettre dernière pour l'alphabète que je suis.

Acte I : Vue sur l'Acropole de la langue.

Premier pli.

La langue, croit-on la connaître. La langue mouvante. Mais de quelle mouve cette singulière plurielle. D'où ça mouve en elle, et comment se meut-elle. Une preuve de l'épreuve. Mais de quelle épreuve nous éprouve-t-elle.

D'où court-elle, et comment se déplace-t-elle. Déplace qui et quoi. De mémoire vive vit celle d'une écriture. Laquelle. D'un écrivain, mais alors qui. Le qui de la lignée

d'écrire. Dans un jeu de go et de galaxie pour quels déplacements. Que de larves la déplaçant. (Y a-t-il un trouvère de langue planétaire ?)

Sur l'Acropole de la langue, quel trouble. Qu'y aurait-il eu comme trouble de langue qui la ferait renaître et re-apercevoir. A entendre dans cette amnésie qui advient en temps de regard et de voix.

On est à Athènes, n'est-ce pas. Dans quelle inquiétante étrangeté s'ascensionne celle qui parle et ne parle que de ce dont il ne s'écrira qu'à Vienne. Que de ce qui arrivera en séquences de sa vie amnésique, comme des vagues qui la troublent et en même temps la constituent, faisant advenir par les mouvements de flux et de reflux le cours même de sa vie. Langue d'Acropole qui se plie se déplie se replie et autrement se meut dans les remous de ses réminiscences. Celle dont la causa se cache dans ses enjeux de bouche. Rester là, c'est-à-dire à sa pointe pour l'entendre hésiter entre Corfou, Athènes et Vienne, entre Gradiva et Athéna.

Comment parle-t-elle celle qui surligne la terre inconnue de la mère et qui n'outre passe le point d'orgue qu'est l'homme pour l'homme que pour s'y retourner à ce point de peur du mourir de langue. Il est vrai que dès qu'elle parle, elle meurt mais de cette mort elle revit. Ce qui est dit d'Eros dans le *Banquet* de Platon ne peut-il pas lui être attribué: « De sa nature, il/elle n'est ni mortel, ni immortel, mais le même jour, il/elle pousse et vit, tantôt il/elle meurt et de nouveau revit quand il/elle vient à passer par la nature de son père; mais la puissance qu'il/elle y prend se consume de sorte que jamais il/elle ne va jamais aux extrêmes, ni du néant, ni de la plénitude.» *Banquet*, 203 e.

Celle du *comment ça va* draine la sève énigmatique du désir, et pulse le hors-temps des saisons du langage. Commentant les passes et impasses de *Mnésis fouilles et vestiges* en un enjeu capital. D'où prend-elle l'énergie qui l'anime. Dans quel rhizome ombilic s'arrime-t-elle pour engendrer (?) et nourrir ce qu'elle ne cesse d'écrire et de désécrire sous et dans la parole qui advient. Revenante, elle pointe les retrouvailles du face à face de l'Etre, se détournant de la mort sans pour autant se distraire du carbone 14 et de l'irréductible énigme qu'est le perçu inoubliable du buisson ardent. D'où accueille-t-elle l'étrange étranger qui la joue sur le piano de l'Autre. L'entendre et l'écouter dans l'intraductible de la voix, qui la montre cherchant à chaque instant à se réassouvir à se désouvenir du cri d'Orphée d'avant la lettre.

A l'enjeu Moravie se pointe la langue; au trébuchet de la lettre (mais, qu'est-ce qu'un trébuchet) cette lettrée illettrée apparemment amnésique se pointe dans son corpus de langue dès l'ex-nihilo, et même avant, juste au bord du tremblement

matriciel d'une métaphoricité en cours de scènes et d'actes. De la langue jouissante ancestrale, n'en est-elle pas l'audace, l'inattendue, l'immatérielle.

C'était comme un retour, à écrire, à lire et à dire comme un il y avait/y a-t-il encore une fois la langue, avant d'aborder l'acte 2.

Acte II : Naissance et traversée par Milan de blue langue. Le refus d'obéissance.

Deuxième pli.

Il n'est pas d'Acropole plus (*aKros*) que la langue.

Ne plus être ni à Vienne ni à Athènes, mais dans un autre lieu non-lieu, hors champ d'un différent espace. Avec des temps de pauses faisant signe ou appel à l'écrit écrit d'un rivage au risqué de l'aventure.

Et voilà la blue langue La même, la différente, l'autre langue, dans une « fréquentation » jusque là inconnue. Méconnue? Autrement connue ...

Elle se découvre à se jouer et être jouée, à s'en déjouer des logicielles et des écrans ordinateurs. Quelles advenues vont-elles être les siennes. En est-elle mal à l'aise or not. Et alors quel malaise et de quelle culture. Elle s'industrie n'est-ce pas dans un nouveau verbal visuel et sonore, s'inscrivant tant en lecture voix qu'en écriture en des espaces temps d'une topologie inventée, proche suivant - comme on dit proche parent - du ça *image* de l'imphotographiable.

Apparemment étrange, elle se signe et se reflète au miroir au regard à la voix comme étrange autrement étrangère à la « traite » informatique jouant d'elle avec une jubilation impertinente et dérangeante. Oui, ça jubile; oui, ça peut jubiler en temps de langue, possiblement. Elle s'excelle à bien des combinatoires, qui ne sont pas sans lui faire encourir, à son corps défendant, les risques de la dé-perdition et du déferlement. S'en tient-elle aux limites qu'elle le fait voir et entendre. Limites de la disparition sans jamais disparaître; limites du sens sans jamais s'y désaisir ; limites de l'imaginaire sans jamais quitter la réalité. Ce qui tendrait à concevoir, si ce n'est à analyser ou interroger, que blue langue n'est ni celle du petit Hans, ni celle de Schreber, ni celles esclaves de l'informatique, mais l'informaticielle d'un temps de nouvelle époque/essence. Essence de langue/essence de l'être, à mettre au point d'interroger non plus le vertige, même si, mais l'être langue dans son exponentiel icônique. Icône, dans son sens profond, qui lui vient du grec, *eikw*, c'est-à-dire se retirer, faire un pas en arrière devant quelque chose,

laisser ce devant quoi l'on se retire, arriver et ainsi apparaître.

A qui cherche à la fabriquer dans les lexiques et dictionnaires tous genres et qui pourrait l'écrire la lire et la faire entendre, grammaticalement et informatiquement, et à peine troublée qu'elle soit par des aléatoires programmés, ne serait pas en rencontre avec la blue langue, celle qui, semblant s'exhumer de la pyramide d'un dieu trompeur de sens, est comme en marche (il s'agit d'une dynamique à la façon kantienne, c'est-à-dire correspondant plus à une énergie qu'à un contenu doctrinal) d'une langue inédite-inécrite-inouïe, sortie de la matière vertige des fouilles et vestiges mnésiques des hors-dits machines dans leur forme spirale. C'est dire d'emblée et simplement que blue langue est celle non à vendre non vendue ni vendable par et à la société de consommation technique mais celle d'un art susceptible d'utiliser les outils techniques sans en être leurs employeurs serviles, leurs esclaves obligés et leur peuple hébété.

Le protocole de recherche pour mon travail *Matière de vertige* exposé au Centre Georges Pompidou à Beaubourg, lors des *Immatériaux*, 1985, montrait déjà sans aucune ambiguïté mon défi concernant les règles asservissantes visant à la « pensée » unique programmée. Forme de langue maternelle sociale civilisée, la technicisée. Je me permets de vous en lire quelques lignes: *Matière de vertige*, Claude Maillard. *Bits, bauds, parite buffer, lettre, vitesse, mot, mémoire, art.*

« ...Aucun informaticien ne codera sur 8 bits sans parité, sachant que le terminal récepteur n'est pas lui-même paramétré pour une réception dite correcte. Il existe en informatique des protocoles d'accord que la nature informatique exige de respecter. Pour la transcription d'un caractère « A » par exemple, il faut tenir compte impérativement des différentes données et asservissements des terminaux, unités centrales, périphériques, et poser un ou des protocoles, afin que tout un chacun puisse comprendre et lire « A ». Utiliser l'in-connaissance des diverses machines, leur impossible, leur incompréhension, pour aller vers un choix indéterminé au départ ouvrant des connaissances autres, est le travail de *Matière de vertige*... De l'acceptation de ces possibles, l'informatique s'ouvre ... »

Ouvrant ainsi à de nombreuses questions. A ce sujet, un temps de séminaire s'est élaboré entre Claude Baltz, professeur aux Sciences d'Information à la Communication, Université Paris VIII et moi-même, abordant quelques uns des problèmes ayant trait aux technologies informatiques, aux processus de grammatisation, au statut de la langue etc. par rapport au champ analytique et à sa clinique.

Voici très résumées certaines de nos réflexions mises en notes sous le titre: *De la pertinence à interroger la Blue langue dans le champ analytique*. « ... La langue ne commence-t-elle pas à être profondément contaminée par ce que l'on peut entrevoir des effets sur le linguistique de la vertigineuse expansion des technologies informatiques. Etant bien entendu, de surcroît, que ces technologies ne sont pas que des techniques mais qu'elles sont adossées à un amas polymorphe de travaux sur l'écriture, les codes, le calcul, les logiques, les paradoxes, l'infini, jusqu'aux représentations de nos rapports avec la vie, la matière et l'espace ... A noter au passage que, là où l'on disait encore « informatique » il y a peu, le terme « numérique » est en passe de proposer une façon de synthèse de fait, dont tout porte à croire que se signale là bien plus qu'une commodité médiatique. » Il y a belle lurette en effet que l'ordinateur a commencé à prophétiser nos pensées et nos actions et que les médias nous numérisent... Si la descendance proliférante du couple infernal {0,1} forme ce bouillon de culture inédit dont la génétique nous échappe encore largement, ce n'est donc pas prudence mal placée que de se demander au nom de quoi et comment s'ouvrir aux bruits du numérique dans l'espace analytique. Question redoutable, sinon pour certains sans pertinence mais... La pertinence de la question sur le statut de la langue est là, même au-delà, de ce qu'elle a pu générer dans la clinique lacanienne. Où en est la langue, bien sûr. .. Mais la question ne peut porter qu'à accepter de saisir l'hétérogénéité épistémologique qu'avait imposée Lacan au champ analytique, avec ce forçage opéré à partir du champ linguistique. D'où la première perspective: si c'est le forçage en tant que tel qui a d'abord opéré, ne faut-il pas poser que le forçage se présente peut-être maintenant à partir de ce que l'on peut répugner spontanément à faire entrer dans le champ déjà assez apprivoisé de la linguistique, à savoir tout ce que les pratiques du numérique ont l'outrecuidance de qualifier de « langagières » ou tout comme ? .. La question d'une contamination de la langue par le numérique semble tout compte fait plutôt difficile à refouler. De quoi ressentir ce que l'on n'aurait évidemment pas manqué de diagnostiquer autrefois – déjà ! - comme un « deep blue », du moins avant qu'Apple ne vienne contaminer le monopole d'IBM en ouvrant ainsi subrepticement l'ère du numérique... »

« Deep blue » ... Mais blue deep n'est pas le bleu de la blue langue. Et celle qui joue à la limite de l'arrimage/désarrimage n'est pas dans l'infériorité du couple 0-1. Elle n'est pas désenracinée, n'est pas abyssalisée ; elle sait donner dialogue en suite de langue à la langue de Galilée, de Vinci, de Freud, à la manière dont la langue musicale de Philippe Manoury se converse avec les textes d'Héraclite explorés par Yannis

Kokkos dans sa composition «*on iron* » (terme façonné par Héraclite, signifiant à la fois l'être et le rêve.)

Mais attention ... la technique - cette attractive et insidieuse servante voulant passer pour maître - a une dangerosité et une causticité ravageante d'autant plus inquiétante qu'insinuante. Blue langue ne la méconnaît pas; et que ce soit pour ses effets analphabétisants ou ses objets consommables, elle la tient à distance pour ne pas devenir la langue de la technique et demeurer vivante blue langue. Bien sûr les mauvaises langues (sans jeu de mots) pourront demander: pour combien de décennies.

Dans l'ouvrage *Machines vertige*, blue langue interroge l'informatique: « serait-ce le mythe ? Est-elle le mythe ? L'informatique s'avère mythique ... L'informatique, peut-on lire, saille dans le champ de mon écriture. Comme une fiction, qui parcourt l'interminable de la lettre. Opérant dans l'articulation que l'acoustique fait entendre sur ce qui advient de mot en mot. Dans la distance que le sonore donne à la lettre, danse l'écriture. Et court le jeu même de sa prosodie ...

Cette informatique là ne se soumet pas et ne s'apprend pas. C'est l'itinéraire d'écriture qui l'inscrit. Et qui l'entraîne dans l'histoire ... »

Aventure de la langue, à la recherche de son urgence, de son advenue, c'est-à-dire de son avenir proprement dit comme venue de ce qui est à sa plus propre singularité, à la recherche du temps d'écrit d'écriture faisant entendre l'être de la langue tendu dans l'accueillement de l'attente.

Quant au mythe, entendons-le ici comme une structure qui cherche, selon les mots de Michel Silvestre, à enserrer le réel, et où doivent se repérer les éléments de détermination et de décision du sujet. Ouvrons une parenthèse d'importance pour se demander si ce qui est dit sous forme mythique peut s'avancer, en allant au-delà du mythe, vers un dire en forme proprement rationnelle jusqu'à s'interroger sur la fonction de l'informatique, sa place dans l'actuel du champ analytique. Ce qui touche à la symbolisation et à la question de l'absence (travail en cour).

En reprenant le travail ouvert par *Machines vertige*, j'essaie de poursuivre l'aventure de la langue d'au-delà du mythe informatique et ainsi de retraverser à penser la technique - ce qu'il y a à en entendre de et par ce mot.

Ainsi, la langue peut-elle s'aventurer et s'aventure-t-elle dans les arcanes de l'informatique et des technologies. Mais jusqu'où peut-elle aller et jusqu'à quand sans

en perdre la vie. Déjà, lors du travail de *Machines vertige*, elle faisait signe des risques sinon des périls qu'elle pouvait encourir, mettant en signal le mot vertige (au singulier) à côté de machines (au pluriel). N'est-elle pas, maintenant, encore plus dangereusement impliquée, dans ces interpellations de la machinerie, voire terriblement exposée.

Il suffit de prendre lecture des textes récents dont celui intitulé: *Individuation et grammatisation* in *Sciences de l'Information*, 2005, vol. 42, W6 de Bernard Stiegler, directeur du Département du développement culturel du Centre Georges Pompidou, pour se rendre compte de l'évolution rapide de la technologie machinique, avec les questionnements conséquents qui s'en suivent. Dont celui du: quelle est la place de la machinerie dans l'individuation d'aujourd'hui, c'est-à-dire à l'âge hyper-industrialisé. Machinerie, où l'individu technique est la machine; machinerie, qui orthopédie les hommes, les privent de leur humanité et en font des sous-prolétaires standardisés de ces machines techniques.

Face aux machines qui affectent l'individu et le collectif sans qu'ils en soient conscients pour autant, il y a blue langue; celle qui permet - et qui s'y autorise avec audace et privilège - de tenir tête à la langue technicisée, langue inhabitée ou déshabitée. Blue langue ... langue des écrits des écrivains de l'écriture de la psychanalyse et du blues jazz free de la Nouvelle Orléans.

Acte III : Retour à Massada, pour quelle révolte. La volte langue.

Troisième pli.

Voilà ... plus loin, plus encore, plus ailleurs. Le retour, à Massada. Dans les parenthèses de mémoire, la langue. Et toujours l'Acropole. Cet aigu de la langue du par-delà les remparts. Sous le grave a-sonore de la gravure au long du littoral des brumes de la mère morte, terre inconnue. Passage du blues de la blue langue à l'a-colore de la volte langue.

Depuis la nuit d'Hiroshima, cette prise d'attention de l'attente. La volte langue. C'est un mouvement, un gestuel de la langue qu'aucun tracé n'a dessiné. Qu'aucune topologie ne s'est inventée. C'est une traversée ex-orbitante. Une volte, en prise au retournement, non celui de la femme de Loth ou de l'amant d'Eurydice mais un tournant; autrement dit: un grand virage. Une volte. Une re-volte, de la dernière lettre de l'alphabet. La Z de la révolte des Zélotes de Massada. Une volte, pour ne pas

perdre langue et n'être pas perdu de langue. Pour ne pas s'exiler de son « être langue » et n'en être pas exilé. Une volte d'un vertigineux silence tourné vers. En un état d'éveil, comme celui d'une Indonésie des Scandaleuses de Djakarta. Jusqu'à un « là » de l'être-là ouvert ouvrant vers une mnésique de la traversée du cyclone machinique, le dépassant par les voix inentendables de la catastrophe nucléaire.

A la lumière et à l'ombre de la Lettre et du désir, cette toujours Autre volte s'écarquille pour garder toute rature possible en son bleu seing. Bordant le temps de l'Être, elle est l'appel d'urgence.

On l'appellera la volte allant à la répéter. Avant même qu'elle ne soit connue/reconnue, elle ira, cheminant à découvert.

Plus tard, bien plus tard, on pourra entendre les battements historiques de celles et ceux qui l'auront hébergée.

Claude MAILLARD